

## UN ECRIN POUR UN TOMBEAU OU LA PIERRE DANS LA CATHEDRALE DE TREGUIER

PAR LOUIS CHAURIS

Le dépouillement des données archivistiques et bibliographiques sur les travaux de construction, de reconstruction et de restauration de la cathédrale de Tréguier, échelonnés sur près d'un millénaire, ne fournit que des informations lacunaires sur la nature et la provenance des pierres mises en œuvre. Le laconisme et la rareté de ces documents nous ont conduit, très vite, à les compléter par des observations *in situ* dans la cathédrale et le cloître<sup>1</sup>. Pour le mausolée de saint Yves, les sources, plus nombreuses, ont été pleinement confirmées par l'examen du tombeau<sup>2</sup>

Les grandes lignes architecturales de la cathédrale sont aujourd'hui bien connues, grâce aux recherches qui se succèdent, irrégulièrement, depuis plus de 150 ans<sup>3</sup>. Très schématiquement, quelques étapes majeures peuvent être distinguées : construction, au XII<sup>e</sup> siècle, d'une vaste église romane dont la tour Hasting constitue aujourd'hui le vestige le plus imposant<sup>4</sup>; reconstruction de cet édifice à l'époque gothique (XIII<sup>e</sup> [?], XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles); édification du cloître également au XV<sup>e</sup> siècle; érection de la flèche dans la seconde partie du XVIII<sup>e</sup> siècle ; travaux de restauration à diverses dates, du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'au début du XXI<sup>e</sup> Siècle, exécution du mausolée de saint Yves à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, en remplacement du précédent tombeau détruit lors de la Révolution.

---

<sup>1</sup> Rendues possibles par notre formation de géologue, scrutant le sous-sol du Massif armoricain depuis un demi-siècle

<sup>2</sup> Qu'il nous soit permis, dès l'abord, de remercier les personnes qui nous ont aidé au cours de nos recherches ! Anne Lejeune, directeur des Archives départementales des Côtes-d'Armor ; Yves-Marie Erard, secrétaire-archiviste à l'évêché de Saint-Brieuc ; M. l'abbé Yann Talbot, curé de Tréguier, qui nous a autorisé à monter dans les clochers ; M. Célestin Le Louarn, sacristain, qui connaît les moindres recoins de la cathédrale ; M. Allo, directeur de l'entreprise de restauration à Plélo.

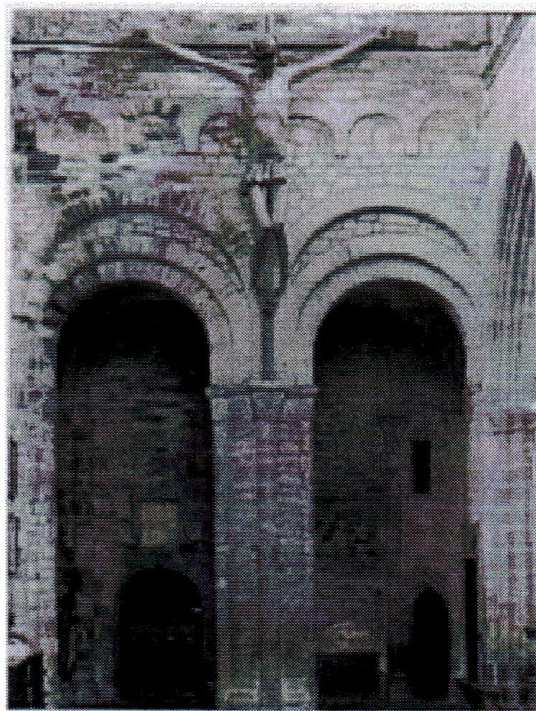
<sup>3</sup> Sans vouloir être exhaustif, citons ! COURCY Polde, « Monographie de la cathédrale de Tréguier », *Bulletin archéologique de l'Association bretonne*, 1850, t. 2, p. 87-102 ; GUILLOU A., « Tréguier vu par un Trégorrois », *Bulletin et mémoires de la société des Côtes-du-Nord*, t. 50, 1912, p. 111-194 ; COUFFONR., « Répertoire des églises et chapelles du diocèse de Saint-Brieuc – Tréguier (suite et fin) », *Bulletin et mémoires de la société des Côtes-du-Nord*, t. 62, 1940, p. 1-246 (cf. p. 70-79) ; R. CORNON, « La cathédrale de Tréguier », *107<sup>e</sup> Congrès archéologique de France*, Saint-Brieuc, 1949 (1950), p. 102-123 ; GRAND R., *L'art roman en Bretagne*, 1958, 494 p. (cf. p. 460-463) ; BARBIER P., *Le Trégor historique et monumental*, 1960, 548 p. (cf. p. 230-242) ; CHAUOU M., *Une cité médiévale ! Lantréguier aux<sup>v</sup> siècle*, mémoire de maîtrise, 1969, 200 p. ; MINOISG., « Origine et transport des matériaux pour le cloître et le clocher de la cathédrale de Tréguier au xv<sup>e</sup> siècle », in *Artistes, artisans et production artistique en Bretagne au Moyen Âge*, Rennes, 1983, 402 p. (cf. p. 235-236) ; BARRIER., « La cathédrale Saint-Yves de Tréguier, l'architecture bretonne du XIV<sup>e</sup> siècle », *Mémoires de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne*, t. 60, 1983, p. 286-294 ; LE BOULC'H A.-C., « La nef de l'ancienne cathédrale de Tréguier et la formation d'une architecture gothique régionale », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, t. 109, 2002-2, p. 35-58.

<sup>4</sup> Mais il n'est pas le seul comme nous allons l'établir.

Notre propos a pour objectif de scruter les pierres utilisées dans les différentes étapes du bâti, thème qui n'a guère retenu longuement l'attention de nos prédécesseurs. Il apparaîtra rapidement que de tels examens lithologiques sont susceptibles de contribuer à mieux appréhender certaines parties de l'édifice replacées dans leur contexte spatio-temporel. Ainsi serons-nous dans l'esprit du grand bâtisseur que fut saint Bernard quand il disait: « Les pierres te donneront des leçons ». Une attention particulière sera portée aux zones de contact entre des matériaux de composition et d'origine différentes, ainsi qu'aux remplois des vieilles pierres dans les parties plus récentes de l'édifice.

Au début de notre mémoire sur la cathédrale de Tréguier, comment ne pas évoquer André Mussat<sup>5</sup> : «L'église, mieux, l'ensemble ecclésial est considéré comme un chantier toujours ouvert, une œuvre jamais achevée, peut-être non achevable puisque vivante. La reprise, le remaniement, l'agrandissement, le renouvellement du décor, la construction de nouveaux éléments annexes, autant de preuves de cette vie perpétuelle »,... D'ores et déjà, on l'aura compris: ici, l'« écrin », est la cathédrale, le « tombeau », le mausolée de saint Yves. Rien n'était plus digne d'abriter les reliques du

saint le plus populaire de toute la Bretagne que « cette cathédrale, chef-d'œuvre de légèreté, fol essai pour réaliser en granit un idéal impossible<sup>6</sup> ». En granite, oui, certes, mais pas seulement en granité<sup>7</sup>...



Tour Hasting

### Des schistes tuffacés de provenance proximale

Les levés cartographiques de Ch. Barrois<sup>8</sup> ont mis en évidence, dans le Trégorrois, entre la baie de Lannion et l'anse de Paimpol, la présence d'une longue et étroite bande de formations tuffacées<sup>9</sup> d'âge briovérien<sup>10</sup>, plissées lors de l'orogénèse cadomiennne<sup>11</sup>. Selon les points, ces roches offrent d'assez fortes variations de composition, de granulométrie et de teinte, dues en particulier aux pourcentages relatifs en éléments volcaniques et sédimentaires. Elles sont le plus souvent gris-verdâtre, voire vert, plus rarement gris ou blanchâtre, localement noircies par l'humidité ; le grain est fin, parfois grossier; la texture est litée ou massive, quelquefois bréchique. Mises en œuvre en pierres de taille et en moellons, portant encore, assez souvent, les traces d'outils de façonnement, leur degré d'altération s'avère fort variable : certains éléments sont intacts ; dans d'autres, les influences météoriques soulignent la stratification, érodant certains lits, mettant les autres en relief. Pour l'édification de la cathédrale de Tréguier, l'intérêt majeur des tufs reposait sur la proximité des sites d'extraction : la cité est bâtie sur ces formations. Les coupures de l'érosion, dues aux vallées du Jaudy et du Guindy, permettaient d'atteindre facilement le sous-sol. Aussi ne doit-on pas s'étonner de constater que ces matériaux, pourtant de second choix, aient été largement privilégiés dans la cathédrale romane. L'examen de la tour Hasting - où les tufs sont, de loin, très prédominants - est démonstratif à ce sujet. D'où une première conclusion : à l'époque romane, les tufs locaux ont constitué le matériau de prédilection.

<sup>5</sup> MUSSAT.A., *Arts et cultures de Bretagne. Un millénaire*, éd. Ouest-France, 1995, 382p. (cf. p. 234).

<sup>6</sup> RENAN E., *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, éd. De J. Pommier, folio classique, Gallimard.

<sup>7</sup> D'aucuns s'étonnent de voir le mot granite écrit avec un « e ». C'est qu'ici géologue et architecte ne parlent pas le même langage. Pour le premier, le granite est une roche de composition bien définie – essentiellement un assemblage grenu de trois minéraux ! feldspath, quartz et mica. Pour le second, le terme granit (sans « e ») a un sens plus large et embrasse toute roche grenue intrusive - quelle que soit sa composition minéralogique.

<sup>8</sup> BARROIS Ch., géologue lillois (1851-1939), auteur de la plupart des cartes géologiques au 1/80000 de la Bretagne. Pour le secteur envisagé ici, se reporter aux feuilles « Tréguier » (1908) et « Lannion » (1909).

<sup>9</sup> Les tufs appartiennent à un complexe volcano-sédimentaire où, aux projections volcaniques déposées dans la mer, s'associent des sédiments marins.

<sup>10</sup> Du nom ancien de Saint-Lô.

<sup>11</sup> Du nom latin de Caen

Toutefois, l'emploi de ces roches tuffacées ne se limite pas à la tour Hasting. On les retrouve également, sous des faciès identiques, avec des modalités d'altération souvent très accusées dans la partie occidentale de la nef. A l'intérieur de l'édifice, les tufs ont été utilisés, en grands éléments curvilignes bien façonnés, pour les deux piliers circulaires du bas de la nef, ainsi que pour le soubassement des deux piliers voisins; dans le mur, très épais, de part et d'autre du porche occidental; en petits moellons, assises, de dimension variée, dans l'élévation des bas-côtés nord et sud de la nef...

D'aucuns s'étonneront de voir le mot granite écrit avec un « e ». C'est qu'ici géologue et architecte ne parlent pas le même langage. Pour le premier, le granite est une roche de composition bien définie essentiellement un assemblage grenu de trois minéraux : feldspath, quartz et mica. Pour le second, le terme granit (sans « e ») a un sens plus large et embrasse toute roche grenue intrusive - quelle que soit sa composition minéralogique.

À l'extérieur de la cathédrale, les mêmes tufs ont été encore employés dans les zones inférieures des élévations, tant méridionale que septentrionale de la partie occidentale de la nef. Mais il y a mieux : aux approches de la zone sud du grand porche occidental, les tufs font place, à la fois latéralement et verticalement (vers le haut) au granite qui forme ledit porche et ses abords : il apparaît, à l'évidence, que le porche ouest - en granite - a été exécuté, plus tardivement, dans une façade antérieurement en tuf. Par ailleurs, la partie inférieure du porche du Peuple est localement riche en éléments tuffacés ; dans le porche des Cloches, le soubassement des statues (disparues) a été aussi façonné dans le tuf.

Dans ces conditions, l'interprétation suivante peut être proposée. Les tufs, si largement utilisés dans la tour Hasting à l'époque romane, ont été également recherchés, ultérieurement, pour la partie occidentale de la nef.

Il apparaît alors probable que la cathédrale romane avait, dans son ensemble, privilégié l'emploi des tufs locaux. Cette manière de voir est appuyée par divers arguments : la répartition aléatoire d'éléments tuffacés dans les parties granitiques de la cathédrale gothique, manifestement en remploi (vu les coûts de transport, il était judicieux de réutiliser les anciens matériaux encore valables, récupérés lors des travaux de démolition du bâti antérieur) ; le remplacement local, dans l'élévation méridionale du bas de la nef, des éléments en tuf du cordon, par des éléments granitiques lors des travaux ultérieurs. Dans tous les cas, les granites ont succédé aux tufs.

Le large emploi des schistes tuffacés dans les parties les plus anciennes de la cathédrale de Tréguier est en bon accord avec ce que révèle l'étude pétrographique de plusieurs édifices religieux anciens dans le Trégor. A titre d'exemple, le cas de l'église de Brélévenez mérite d'être examiné avec attention. Toute la partie orientale de l'édifice (chœur et abside, rapportés à la fin du XII<sup>e</sup> siècle) est constitué par un granite porphyroïde<sup>12</sup>, extrait dans le massif du Yaudet, à l'embouchure du Léguer, facilement acheminé par la ria jusqu'au pied du chantier. La présence de moellons de tuf subordonnés, il est vrai - en association avec le granite du chœur et de l'abside, indique qu'ici l'emploi de ces deux matériaux est contemporain.



Chapiteaux du XIII<sup>e</sup>me

Mais il y a mieux dans la façade occidentale (XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle, de part et d'autre du porche granitique de la fin du XV<sup>e</sup> siècle), on note la présence de moellons de schistes tuffacés, assez mal façonnés et localement très érodés ; l'extrémité ouest de l'élévation nord est construite en schistes tuffacés, très profondément altérés; les quatre piliers occidentaux de la nef sont également en tuf. Ces différentes observations pourraient suggérer que les toutes premières parties de l'édifice actuellement conservées (dans l'interprétation proposée ici : *pro parte* façade occidentale et extrémité ouest de la nef) ont fait appel aux tufs locaux, extraits presque sur place - de très anciennes carrières sont encore visibles à Brélévenez - mais que, très vite, ce matériau de seconde qualité a cédé la première place au granite du Yaudet, les deux roches continuant toutefois à être associées dans les parties des XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles. En un mot, on retrouverait ici, comme dans la cathédrale de Tréguier, l'emploi du matériau local dans les parties anciennes

<sup>12</sup> C'est-à-dire à très gros feldspaths.

(façade occidentale et premiers piliers de la nef). Les murs en blocage de schistes tuffacés pourraient même remonter au XI<sup>e</sup> siècle, « *date probable des grandes lignes générales du plan primitif sur la base duquel les siècles postérieurs ont largement travaillé*<sup>13</sup> ».

### De médiocres moellons schisteux d'extraction locale

Un peu au sud de Tréguier, les formations volcaniques briovériennes sont en contact avec un puissant niveau schisteux, également d'âge briovérien. Ces schistes qui admettent des passées fissiles (ardoises de La Roche-Derrien) offrent généralement une certaine tendance gréseuse et une teinte gris-verdâtre. Sous ce faciès, ils ont été localement utilisés dans les parties anciennes de la cathédrale, mais de manière très subordonnée par rapport aux tufs. Ils ont été notés sporadiquement dans la tour Hastings. Dans l'élévation nord de la nef (côté extérieur), le mur en tuf passe vers le haut à des schistes, beaucoup moins bien façonnés que les tufs ; localement, la partie inférieure du mur est en schiste, sans interposition de tufs. La présence de ces matériaux médiocres dans l'élévation septentrionale de la partie ancienne de la nef, est en bon accord avec le fait bien connu que dans les édifices religieux, le secteur nord était souvent beaucoup moins soigné que les autres parties du bâti. Les mêmes schistes gris-vert, en mauvais moellons, ont été aussi utilisés dans le cloître<sup>14</sup>.

### Un très large appel aux granites insulaires

Les granites de l'île Grande et de ses abords ont été exploités pendant des siècles et ce jusqu'à une date toute récente (la dernière carrière a fermé en 1989). Cet engouement prolongé s'explique par diverses raisons. En sus des qualités indiscutables des matériaux<sup>15</sup>, s'ajoutent les facilités de leur extraction en bordure même de la mer débarrassant les roches de leur manteau d'altérites qui pénalisent si souvent les carrières ouvertes à l'intérieur des terres ; s'y adjoignent aussi les possibilités de chargement et d'acheminement directs de ces matériaux pondéreux par voie d'eau, aux époques où les transports par charrois s'avéraient pénibles et dispendieux<sup>16</sup>.

Trois faciès principaux ont été ainsi extraits sur les rivages, souvent même dans la zone de balancement des marées a) un granite rose-bistre, légèrement porphyrique (type Agathon), exploité non seulement à l'île de la Petite Fougère, l'île Fougère, l'île Iliavet, l'île Agathon et les îlots occidentaux, l'île Losket, l'île du Renard, mais aussi à Kerellec, l'île aux Herbès, les récifs de Toenno et de Karreg ar Merk, Bodennec, au nord de Landrellec, Bringuiller, île Jaouen, abords de l'île Tanguy... b) Un granite gris-blanc à biotite (mica noir) (type île Plate), extrait au nord-ouest et au nord-est de l'île Grande, à l'île Morvil et à l'île Plate, à l'ouest de Landrellec... c) Un granite blanc, riche en muscovite (mica blanc) (type Kastel Erek), recherché à la pointe occidentale de l'île Grande, à Kastel Erek, au Corbeau...

En fait, le district de l'île Grande et de ses abords constitue la plus importante zone d'extraction de granites littoraux, non seulement de la Bretagne, mais de toute la France. En l'absence de granites offrant de telles qualités architecturales dans la région de Tréguier, son emploi pour la cathédrale gothique s'explique

<sup>13</sup> GRAND Roger *L'art roman en Bretagne*, Paris, éd. Picart, 1958, 494 p. Faute de place, il ne nous est pas possible de présenter ici d'autres exemples d'utilisation des tufs dans les églises et chapelles du Trégor. Le lecteur se reportera à l'article de l'auteur ! « Emploi de roches volcaniques dans les édifices religieux anciens du Trégorrois », *Bulletin et Mémoires de la Société d'Émulation des Côtes d'Armor*, t. 121, 1992, p. 31-53. Les « *spilites de Paimpol* » – roches volcaniques très sombres, à texture scoriacée qui affleurent à proximité de Tréguier – n'ont pas été recherchées pour la cathédrale, par suite de l'extrême difficulté de leur façonnement. À ce jour, elles ont été reconnues uniquement – en association avec les tufs – dans le mur extérieur de l'actuelle « salle du Trésor ».

<sup>14</sup> Le dallage du cloître a été effectué en beaux éléments de « *schistes de Locquirec* ». Cette formation, également d'origine tuffacée, a été exploitée pendant des siècles sur les rives de la baie de Lannion, tant à Locquirec qu'à Locquémeau... Elle a fourni des dallages et des pierres tumulaires un peu partout en Trégorrois (CHAURIS Louis., « Dans le Trégor... La pierre de Locquirec », *Courrier du Léon/Progrès de Cornouaille* dès 11 janvier, 1<sup>er</sup> février et 1<sup>er</sup> mars 1997). Son emploi dans le cloître de Tréguier s'intègre ainsi dans une longue tradition. Toutefois, en l'absence de données archivistiques – tout au moins à notre connaissance – il n'est pas actuellement possible de localiser avec précision la provenance des dalles dudit cloître

<sup>15</sup> CHAURIS L., « Carrières au bord de la mer. Île Grande et îlots voisins (Côtes-du-Nord) », *115<sup>e</sup> Congrès nat. Soc. savantes*, Avignon, 1990. Colloque Carrières et constructions, p. 3053 Sur les 13 gisants reposant aujourd'hui dans le cloître, 9 sont en granite, de provenance imprécise, 3 en kersanton et 1 en calcaire. À titre d'information, signalons que le monument aux morts situé au flanc de la cathédrale, représentant « une veuve accroupie dans sa douleur, drapée dans la grande cape de deuil... » (A. Mussat), a été exécuté par Francis Renaud dans un sombre kersanton à gros grain. Le puissant socle de la statue de Renan est taillé dans un kersanton gris.

<sup>16</sup> CHAURIS LOUIS., « Le transport par mer des granites de l'île Grande (Côtes d'Armor) », *Bulletin et Mémoires de la Société d'Émulation des Côtes d'Armor*, t. 120, 1991, p. 75-90.

alors aisément, d'autant plus que la pierre pouvait être acheminée par des barques remontant la ria du Jaudy presque jusqu'au pied du chantier<sup>17</sup>. Nos observations in situ ont établi que les trois faciès (rose, gris et blanc) ont été utilisés dans la cathédrale gothique, qui leur est ainsi redevable de ses caractères pétrographiques essentiels. Il est toutefois impossible de préciser - par suite du laconisme des archives qui se bornent à mentionner l'Île Grande - les îles et îlots exploités pour l'église ; l'appel aux trois faciès démontre néanmoins, à la fois, que divers sites étaient travaillés et que les besoins étaient considérables. Il deviendrait bien vite fastidieux d'énumérer les parties de la cathédrale où les belles pierres de taille de l'Île Grande ont été mises en œuvre, car ces roches sont omniprésentes. Notons toutefois que les faciès rose et blanc sont, de loin, les plus fréquents ; ils sont souvent associés et par suite entraînent de singuliers contrastes de teinte dans les parements. Malgré les difficultés d'observation, nos investigations pétrographiques sur la flèche tendent à suggérer qu'un appel a encore été fait à l'Île Grande dans la seconde partie du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Divers documents archivistiques<sup>18</sup>17 établissent que les granites de l'Île Grande ont été aussi recherchés lors des travaux de restauration au XIX<sup>e</sup> siècle.

Le rapport de l'architecte E. Lambert, en date du 30 novembre 1848, sur les dégâts causés par l'ouragan de mars de la même année, indique que le vent pressant :

« avec une violence extrême la surface de la grande fenêtre de la tour (face sud) la jeta tout entière dans l'intérieur de l'édifice. Les fers qui devaient garantir la fenêtre de cet accident, après s'être courbés sous la puissance du vent, se descellèrent du côté droit et la fenêtre, tournant comme une porte qui s'ouvre... vint frapper le mur intérieur de la tour et retomber en morceaux sur les dalles de l'église. Quelques fragments qui n'avaient pas suivi l'impulsion générale tombèrent à leur tour et enfoncèrent à l'extérieur la voûte du porche et à l'intérieur dégradèrent profondément les deux cintres des portes d'entrée et le bandeau qui les couronne. Le porche fut si profondément ébranlé qu'il présente en ce moment un aspect menaçant pour la sécurité des passants... Au total, l'ancienne fenêtre est entièrement brisée, aucun des fragments ne peut servir. Le réseau tout entier, il ne reste plus qu'un tas informe de gravats »

Le devis précise que les petits meneaux droits seront exécutés en granite de l'île Grande, première qualité, soit 48 mètres linéaires à 45 F l'un (2160 F) ; s'ajoutent le grand meneau du milieu, soit 8 mètres linéaires à 90 F (720 F) et le réseau, soit 17 mètres linéaires estimés à 350 F l'un (5 950 F).

Un rapport, en date du 5 juin 1854, souligne le souci qui préside, lors des travaux de restauration, en ce qui concerne les pierres à utiliser : « *les matériaux seront autant que possible d'une nature semblable à celle des matériaux des anciennes constructions* ».

Lors des travaux exécutés au cours de l'exercice 1868-1870, par le sieur Le Guern, entrepreneur demeurant à Tréguier, sous les ordres de M. Devrez, architecte, il est spécifié que pour les « *reprises aux parements extérieurs du porche occidental, de la façade et du porche méridional...* », il sera utilisé 45, 140 m<sup>3</sup> de « *granit neuf de l'île grande* ».

Selon le devis estimatif, du 18 mars 1873, des travaux à exécuter à la cathédrale « *pour la continuation des reprises aux parements extérieurs des soubassements, murs et contrefoi de la façade sud* », la taille de la pierre en granite de l'Île Grande s'effectuera sur une surface totale de 312,10 m<sup>2</sup>.

Le décompte, établi le 15 mai 1892, des travaux effectués par le sieur Le Mauff Louis, entrepreneur, pour la restauration de la cathédrale, concerne un dallage et des marches en granite de l'île Grande; les marches, en pierres de premier choix, offrent un développement de 106,02 m<sup>219</sup>

### **Recherche de granites « continentaux »**

On se perd aujourd'hui en conjectures pour connaître les motifs qui ont conduit, au XV<sup>e</sup> siècle, à faire appel, au moins à deux reprises, au granite de Pluzunet, d'une part pour des travaux du cloître, d'autre part pour des réparations au porche des Cloches. Les prix des transports par charrois - cas de Pluzunet, situé en plein cœur du massif granitique de Plouaret, à environ une vingtaine de kilomètres à vol d'oiseau au SW de Tréguier étaient en effet très supérieurs au coût des acheminements par voie d'eau - cas de l'Île Grande. Il semblerait toutefois que les quantités de pierre en provenance de Pluzunet soient restées limitées. Ainsi, pour la réparation

<sup>17</sup> Chauou M., *op. cit.*

<sup>18</sup> Arch. dép. des Côtes-d'Armor ! V 3541 – V 3543 – V 3544 – V 3545.

<sup>19</sup> Selon un document dactylographié, dû à CORNONR., intitulé « La cathédrale de Tréguier » (1941), déposé aux archives de l'évêché de Saint-Brieuc, un marché est passé, le 16 mai 1650, avec Pierre Meleard « pour réparer le pavé de l'église et du cloître, fournir les pierres et tablettes neuves nécessaires, les faire tirer et apporter par bateau de l'île Miliau ». Ladite île est constituée par un granite à gros grain, de teinte rosée, appartenant au massif de Ploumanac'h.

du porche des Cloches, en 1470, il n'est question que de 30 pierres de taille achetées à Pluzunet (et de 34 à Pleumeur-Bodou dans le district de l'Île Grande) ; en 1463, 31 pierres de taille sont achetées à Pluzunet et à l'Île Grande (sans que l'on sache toutefois les parts respectives des deux sites), mais la même année, 367 pierres de taille proviennent uniquement de Pleumeur-Bodou soit très certainement dix fois plus que de Pluzunet. Il importe d'ailleurs de remarquer que pour le cloître, appel a été fait aussi au granite de l'Île Grande.

D'importants travaux de restauration de la flèche ont été exécutés en 2002, à la suite de l'ouragan du 26 décembre 1999. Le montant prévu pour l'opération s'élevait à 868 000 euros. Le maître de l'ouvrage était la DRAC ; l'impressionnant échafaudage de tubulures était monté par la « Société Ulma Centre-Ouest, agence de Nantes » ; la mise en œuvre de la pierre était assurée par la « Société armoricaine de Restauration et de Travaux » dont le siège est à Plélo (Côtes-d'Armor). Le granite utilisé pour les parties neuves de la flèche a été extrait de la carrière de Kerhiec en Guern dans le Morbihan ; il s'agit d'une roche à grain moyen à grossier, riche en muscovite, gris à beige. Taillées à Plélo, les pierres acheminées à Tréguier étaient immédiatement prêtes pour la pose. Le sable pour la confection des mortiers provenait de l'exploitation alluvionnaire de Radenac dans le Morbihan ; la chaux, de Saint-Astier en Dordogne. À l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle, l'emploi, à Tréguier, du granite « continental » de Guern a mis fin à une tradition insulaire pluriséculaire alors qu'il eût été, sans doute, possible de remettre en exploitation l'une des carrières de l'île Grande, sans nuire au nécessaire respect de l'environnement...

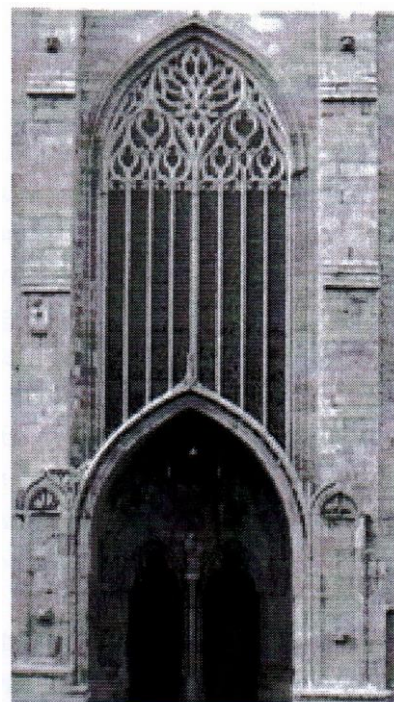
### Sur quelques autres pierres de 1<sup>1</sup> « écrivain »

Bien que le cas ne soit pas unique dans les édifices religieux en Bretagne occidentale, l'un des points les plus énigmatiques dans la lithologie de la cathédrale de Tréguier est la présence locale d'un *calcaire* massif, légèrement jaunâtre. Toutefois, alors que dans la cathédrale de Saint-Pol-de-Léon le calcaire (dans ce dernier cas, sa provenance de la région de Caen est attestée par les archives) a été très largement recherché lors de la construction de la nef à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIV<sup>e</sup> siècle, le calcaire, paraissant aussi provenir de Normandie, est resté, à Tréguier, d'un emploi nettement plus limité arcs des deux premières travées de la nef (uniquement du côté sud) ; dans la nef, frise soulignant le triforium, tant au nord qu'au sud ; l'arc de la baie (par ailleurs en tuf) la plus occidentale de l'élévation sud ; trois éléments dans un enfeu du bas-côté nord de la nef... (contrairement à ce qui est sans cesse répété, le calcaire de Caen n'a pas été recherché pour la tour Hasting). Et c'est justement cette rareté relative qui pose problème. Pas plus qu'à Saint-Pol-de-Léon, l'appel à un calcaire très lointain ne peut s'interpréter par le manque de matériaux, puisqu'à Tréguier la recherche des beaux granites de l'Île Grande est générale. En fait, à Tréguier, seul le calcaire de la frise peut s'expliquer par le désir de posséder une pierre plus facile à travailler que le granite breton. Contrairement à ce qui s'est passé à Saint-Pol-de-Léon, le calcaire normand a été abandonné, après une utilisation restreinte, pour des raisons encore à découvrir<sup>20</sup>...

<sup>20</sup> DUJARDIN L., « L'aire de dispersion de la pierre de Caen », 117<sup>e</sup> Congr. nat. Soc. sav. Clermont-Ferrand, 1992, 2<sup>e</sup> colloque Carrières et construction, p. 431-444.

S'il n'est pas totalement absent, le célèbre kersanton de la rade de Brest reste toutefois d'emploi très parcimonieux à Tréguier. C'est que l'édifice était déjà achevé avant que la vogue extraordinaire envers cette pierre si apte à la sculpture ne se développe ; en outre, la distance des sites d'extraction était considérable. Ce matériau a été reconnu dans un des bénitiers du bas de la nef (faciès noir, à grain moyen) [l'autre bénitier est en granite] ; dans la salle du Trésor (entourage de la statue de saint Fiacre) ; dans quelques gisants (faciès noir à grain fin) du cloître, mais ici ces œuvres ne sont pas à leur place originelle<sup>21</sup>.

Les ardoises de l'immense toiture ne doivent pas être passées sous silence. Les données archivistiques attestent que leur provenance a varié au cours des temps. Les plus anciens documents font état d'achat d'ardoises à « Gournereyn » (Gourin<sup>22</sup>) en 1432 ; il s'agit en l'occurrence d'un marché pour cinq milliers d'ardoises, « chacun millier au prix de 20 s. », mais à lui seul le charroi revenait presque le double (35 s. par millier). La provenance des cinquante milliers d'ardoises, achetées entre 1463 et 1468, au prix de 12 s. 6 d. le millier, ne nous est pas connue ; toutefois, comme le transport eut lieu par mer, il n'est pas impossible qu'il s'agisse des célèbres ardoises de Châteaulin (?). L'origine des ardoises débarquées à Tréguier en 1484 (quinze milliers achetés au prix de 22 s. 11 d. le millier) est encore plus incertaine le document parle de « Port-en-Beusson » ; s'agit-il de Port-en-Bessin ? Mais cette région ne possède pas d'ardoisières...



Porche des cloches

Beaucoup plus récemment, en 1901, lors des travaux *exécutés* pour la restauration de la cathédrale et du cloître<sup>23</sup>, la couverture est effectuée en ardoises d'Angers (1re, carrée, forte, posées au tiers du pureau et en tartelette no 2). Lors des travaux sur le cloître en 1902-1903, appel est fait aux ardoises de Saint-Efflam en baie de Lannion<sup>24</sup>, transportées brutes et taillées sur le chantier, avec la moitié de déchets ; « ces ardoises étaient extraites... dans les différentes carrières de la contrée par des ouvriers envoyés exprès et de façon onéreuse ». Tout récemment, les travaux de couverture ont été effectués avec les épaisses ardoises rustiques des monts d'Arrée<sup>25</sup>.

### Le mausolée de saint Yves

À l'issue du long examen des différentes pierres utilisées au cours des temps pour l'édification et les restaurations de l'« écrin », nous abordons l'étude lithologique du « tombeau » de saint Yves. Ce mausolée comprend essentiellement deux ensembles le sarcophage ou coffre tumulaire sur lequel est couchée la statue du saint, et l'édicule qui l'entoure et le surmonte, composé d'une toiture très ornée, formant un dais porté par six grandes arcades ogivales. Selon la *Semaine religieuse du diocèse de Saint-Brieuc et de Tréguier*, en date du 10 juillet 1890, « le nouveau tombeau de saint Yves constitue un monument des plus gracieux, des plus originaux et des plus attrayants ». Le monument est considéré comme « l'une des merveilles artistiques de la Bretagne... [même s'il] semble un peu écrasé par la voûte [de la cathédrale] et gêné dans son envolée ; mais dans sa blancheur immaculée, il fait contraste avec les murs sombres » de l'église.

De nombreux documents<sup>26</sup> tant publications qu'archives - ont décrit à l'envi le tombeau pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y revenir ici rappelons simplement que l'architecte du monument est D. Devrez (1824-

<sup>21</sup> Sur les 13 gisants reposant aujourd'hui dans le cloître, 9 sont en granite, de provenance imprécise, 3 en kersanton et 1 en calcaire. À titre d'information, signalons que le monument aux morts situé au flanc de la cathédrale, représentant « une veuve accroupie dans sa douleur, drapée dans la grande cape de deuil... » (A. Mussat), a été exécuté par Francis Renaud dans un sombre kersanton à gros grain. Le puissant socle de la statue de Renan est taillé dans un kersanton gris.

<sup>22</sup> *Op. cit.*, note 17.

<sup>23</sup> *rch. dép. Côtes-d'Armor*, V 3547.

<sup>24</sup> CHAURIS L., « Sur les extractions littorales de schistes et de grès dans les Côtes d'Armor », *Bulletin et Mémoires de la Société d'Émulation des Côtes d'Armor*, t. 127, 1998, p. 77-104.

<sup>25</sup> Les abords immédiats de la cathédrale conservent encore localement l'ancien pavage en galets marins. Ces galets ont été prélevés sur les grèves bordant le batholite cadomien du Trégorrois septentrional, dont on retrouve ici différents faciès.

<sup>26</sup> LA BORDERIE A. de, « Rétablissement du tombeau de saint Yves. Projet de note pour les architectes », Saint-Brieuc, Impr. Prud'homme, 1885. Du même auteur, « Le tombeau de saint Yves à Tréguier. Description du monument et

1896), que les principaux sculpteurs sont J.-M. Valentin (1824-1896), Hiolin, V. Tournier ... que les travaux de maçonnerie ont été exécutés par les entrepreneurs Mozet et belalonde... Nous limitons notre propos aux questions pétrographiques.

Comme le rappelle A. de La Borderie, en 1885, le premier tombeau de saint Yves était une dalle sur laquelle la tête du saint faisait, saillie *au-dessus de la pierre tombale* ». La nature lithologique de ladite dalle reste inconnue; la présence d'une sculpture - au moins en ronde-bosse - exclut le schiste; selon toute probabilité, cette dalle tumulaire devait être en granite comme pour les anciennes tombes conservées en Bretagne.

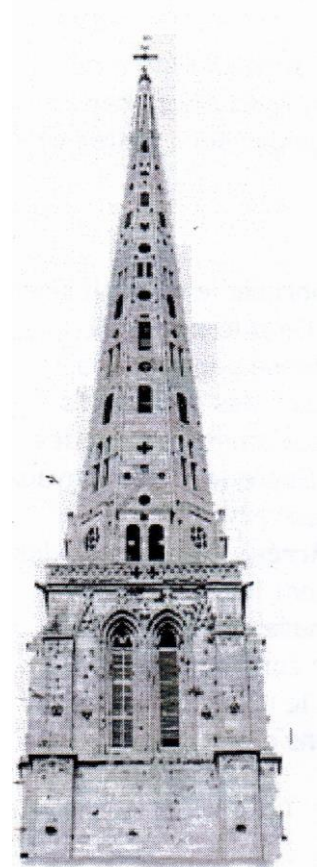
Le tombeau élevé par Jean V, duc de Bretagne, détruit à la Révolution, n'est connu par aucun dessin, mais par les témoignages d'A. Le Grand (1637) et de dom Lobineau (1707, 1720). Pour le premier, il s'agit d'un « *beau vase de pierre blanche, très artistiquement eslabouré, dans lequel est le corps du saint, par-dessus un dôme de mesme estoffe, d'une esquisse architecture* »; selon le second, il est question d'un « *ouvrage... délicat, quoique d'un goût bizarre, gothique* ». Quelle était la nature et la provenance de cette « pierre blanche »? Selon l'abbé Tresvaux, cité par A. de La Borderie, ladite pierre provient « du pays » - ce qui est inexact, vu la constitution du sous-sol local. A. de La Borderie estime - avec raison - que ladite pierre blanche était « *à base calcaire, plus ou moins dur, mais d'un grain serré, dans le genre de la pierre de Liais [Bassin parisien] ou ce qu'on nomme aujourd'hui le Taillebourg [Charente], le Saint-Savinien [Charente] ... Peut-être la pierre de Caen [Normandie] ?* ». Ainsi, l'incertitude règne en ce qui concerne la lithologie du monument élevé par Jean V.

La composition et l'origine des matériaux utilisés pour le nouveau mausolée, à la fin du XIXe siècle, sont bien précisées par les observations *in situ* et les données archivistiques.

L'essentiel du monument a été édifié en pierre de Liais, extraite à Conflans-Sainte-Honorine, célèbre par son « banc royal », dans les actuelles Yvelines (Bassin parisien). En l'occurrence, il s'agit d'« *un calcaire blanc faiblement jaunâtre, à grain fin et régulier*<sup>27</sup> ». Dans une lettre du 1<sup>er</sup> octobre 1886 à l'évêque du diocèse, l'architecte Devrez fait part de son choix. « *je ne tenais pas trop [écrit-il] à la pierre de Chauvigny [Poitou] qui ressemble un peu à la craie* ». Il rejette aussi la pierre de Caen. « *je me suis enfin arrêté à celle de Conflans-Sainte-Honorine, un peu moins dure et d'un ton plus chaud et ne ressemblant pas à la craie* ». Dans la même lettre transparaît la conscience professionnelle que Devrez apporte au monument : « *Saint Yves me poursuit jour et nuit et je puis vous certifier que depuis 30 à 40 ans que je suis dans les affaires, aucune ne m'a tant préoccupé.*»

On peut légitimement se poser la question des raisons de l'emploi prépondérant d'un Joint, calcaire dans la Bretagne granitique. En fait, le motif essentiel est tout simple : le monument élevé par Jean V étant en pierre blanche, la pierre du nouveau tombeau ne pouvait être ou de même nature pour A. de La Borderie. Toutefois, ce dernier, ayant fait remarquer que I. duc de Bretagne avait relevé la blancheur du monument par de l'or et de l'argent, suggère de « *reproduire un peu de couleur... par des colonnettes de granit poli de diverses nuance rose, bleu, jaune, vert, gris clair* ». Si ce projet avait été suivi, appel aurait pu être fait à palette colorée des granites de la péninsule bretonne.

Le problème le plus délicat était de se procurer une pierre pour la statue de saint Yves, confiée à Valentin. Selon une lettre de ce sculpteur, il avait d'abord été envisagé d'exécuter ladite statue en pierre de Tercé [calcaire d'âge jurassique, extrait dans le département de la Vienne, au Sud-Est de Poitiers]. Le « *Tercé statuaire* », est un calcaire offrant un fond crème uni, finement pointillé de gris beige. Finalement, le choix s'était porté sur le marbre de Carrare en Italie, matériau d'une grande blancheur et d'une qualité exceptionnelle. Le 7 octobre 1886, Valentin écrivait : « *je crois qu'il est temps que je m'occupe de l'acquisition d'un bloc de marbre, ce qui peut demander quelque temps si je suis obligé de le faire venir de la carrière il n'est*



explication historique de toutes les statues », Tréguier, 1890. *La Semaine religieuse de Saint-Brieuc et de Tréguier*, 29e année, 10 juillet 1890, 28 août 1890. Des lettres de Devrez, Valentin, Tournier, Hernot... sont conservées aux archives de l'évêché de Saint-Brieuc, 5 L 4

<sup>27</sup> « *Essai de nomenclature des carrières françaises de roches de construction et de décoration* », éd. Le Mausolée, 1976, 254 p. « *Essai de nomenclature des carrières françaises de roches de construction et de décoration* », éd. Le Mausolée, 1976, 254 p.



pas sûr que nous trouvions dans les chantiers de Paris un bloc de qualité et de dimension convenables ». Le 26 octobre 1886, Valentin annonçait à l'évêque : « Le bloc de marbre que nous faisons venir de Carrare arrivera [dans] trois semaines. Il coûtera de 1800 à 2000 F ». Une autre lettre du sculpteur (15 octobre 1887) précise que l'oeuvre est en cours : « Nous travaillons avec toute l'activité possible à l'exécution en marbre de la statue de saint Yves ». Ailleurs, Valentin assure que son marbre est « bien blanc et très beau ».

Seules deux roches bretonnes ont été recherchées pour le mausolée d'une part, le kersanton gris de la rade de Brest<sup>28</sup> pour le soubassement de l'édicule ; d'autre part, la diorite dite de Lanvellec<sup>29</sup>, extraite dans le massif granitique de Plouaret pour le soubassement du gisant. L'exécution de ces différentes parties du tombeau était confiée à Yves Hernot, de Lannion, qui possédait une carrière de diorite au lieu-dit Le Rhun et qui, par ailleurs, avait l'habitude de faire venir du kersanton pour ses innombrables calvaires.

En juin 1886, Y. Hernot acceptait ce travail : « l'embranchement à joint vif sera en pierre de granit de kersanton... La pierre de granit établie à la partie supérieure [du] sarcophage sera d'un seul bloc et en granit de Plouaret » [en fait, diorite]. Cette partie du sarcophage sera taillée et polie « avec toute la perfection désirable<sup>30</sup> ».

### **Polylithisme**

L'examen pétrographique de l'« écrin » et du tombeau, a révélé un remarquable polyolithisme - c'est-à-dire l'emploi de roches de nature et de provenance différentes. Dans le cas de la cathédrale, il s'agit surtout d'un polyolithisme secondaire (ou acquis), échelonné pendant des siècles, fonction des contraintes financières (recherché des tufs proximaux), des impératifs techniques (nécessité de granites distaux pour certaines parties de l'édifice), voire des modes changeantes (remplacement des granites de l'île Grande par le granite de Guern lors des travaux du XXI<sup>e</sup> siècle)... Ce polyolithisme secondaire est également très net pour les travaux de couverture (ardoises de Gourin, de Saint-Efflam, d'Angers, des monts d'Arrée). Dans le cas des transformations pluriséculaires dans la cathédrale, ledit polyolithisme, palliant les données archivistiques, permet d'éclairer, d'une manière nouvelle, les premières phases du bâti, avec l'emploi généralisé des tufs, remplacés par les granites au XIV<sup>e</sup> siècle. Par contre, pour le tombeau de saint Yves, exécuté en une seule étape à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le polyolithisme est uniquement primaire (ou originel) et reflète essentiellement des motivations artistiques<sup>31-25</sup>.

---

<sup>28</sup> La diorite est une roche intrusive, comme le granite, mais de composition sensiblement différente. La diorite de Lanvellec forme de nombreux petits amas dans le massif granitique de Plouaret. Sur cette roche, voir CHAURISL., in Carte géologique à 1/50 000, feuille Lannion, édit. BRGM, 1999.

<sup>29</sup> La diorite est une roche intrusive, comme le granite, mais de composition sensiblement différente. La diorite de Lanvellec forme de nombreux petits amas dans le massif granitique de Plouaret. Sur cette roche, voir CHAURISL., in Carte géologique à 1/50 000, feuille Lannion, édit. BRGM, 1999.

<sup>30</sup> Valentin aurait désiré faire reposer la statue de saint Yves sur du marbre, au lieu du « granit » auquel tenait Devrez.

<sup>31</sup> Il est bien évident que, malgré nos recherches, tous les problèmes lithologiques soulevés par la cathédrale de Tréguier n'ont pu encore être élucidés. D'une part, selon toute probabilité, d'autres dépouillements archivistiques apporteraient de nouvelles informations. D'autre part, les observations *in situ* sont restées incomplètes. La tour du Sanctus n'a pu encore être approchée ; les dallages en granite de la cathédrale et, en particulier, les pierres tombales utilisées à cet effet, sont, actuellement, assez sales ! par suite, les provenances ne peuvent être précisées. Enfin, nos observations sur les différents marbres utilisés (dallage dans la chapelle de l'abside, dalle tumulaire, plaques commémoratives ou votives) n'ont pas été poussées très avant.